

**Pourquoi je suis restée
Histoire d'une emprise ordinaire**

Lauren FAME

**Dépôt légal 02/2020
Achevé d'imprimer en France
ISBN 979-10-359-2911-4**

Préambule

J'ai toujours dit que j'étais un livre ouvert. Que je n'aimais pas les gens secrets. Que j'étais facile à cerner. Mais entre les confidences aux amies et ouvrir le livre, être un livre ouvert, c'est autre chose. Alors aujourd'hui, j'ouvre, à cœur ouvert, je livre mon cœur dans ce livre sans secret et sans filtre.

LA PREMIÈRE FOIS

« « «

La Gare du Nord

On est installé dans le bus ; ce qui n'est quasi jamais arrivé en trois ans de vie à deux. Il aime trop conduire, Luc. C'est son truc les bagnoles. La navette pour prendre le train. Pas le choix. Voilà pourquoi on ne se trouve pas, comme toutes les autres fois, en tête à tête pour se prendre la tête. Allant vers la Gare du Nord, le timing est le bon et pourtant, la pression est palpable.

Peut-être a-t-il peur que cela se passe mal ? Mon optimisme à tout rompre peut agacer. Me dire que tout va bien aller.

Soudain, je lui demande l'heure. N'est-ce pas d'une banalité affligeante ? Et il me répond agressivement, « pas maintenant ». Ayant sa montre au poignet. Luc aime les belles montres. C'est son truc aussi. Comme son père.

Il rapproche nos sacs car la fin du trajet approche. Et toujours pas de réponse à cette banale et insignifiante question. Je la lui répète. « Pourrais-tu me dire l'heure maintenant », ironique et franchement agacée. Il me regarde soudain avec un regard noir et peut-être, peut-être pas, me donne l'heure; cela ne change rien à l'affaire. On descend du bus et il me hurle dessus de ne pas lui parler comme cela devant les gens, que je le traite comme une merde face aux autres. Je lui dis quelque chose comme « c'est n'importe quoi, j'ai rien fait de mal à demander l'heure et pourquoi me faire languir » et le ton monte, il s'approche très prêt, il est très grand, très sec, il intensifie la noirceur de son regard. Je lui demande d'arrêter de vouloir m'effrayer et je le repousse en posant mes deux mains sur le haut de son torse. Et là, ce que son regard menaçait est mis à exécution. Il me gifle. Pour me soumettre. La colère monte et je tourne les talons. Je cours dans une rue adjacente à la Gare du Nord. Mais je ne sais pas où aller. On part en voyage de noce organisé. Le projet est bouclé. Le train nous attend pour l'aéroport. Ça ne peut pas être ça. Bien trop pathétique. La première gifle le jour du départ en voyage de noce. Pour avoir voulu savoir l'heure.

Pourtant, ce regard noir n'est probablement pas le premier. L'ai-je cru inoffensif ? Est-ce que l'acte change tout ? Ou la menace à elle seule suffit ? Un regard est-il une menace ?

Je crois que c'est même la pire. Le regard n'est pas une preuve et installe la peur.

Bon, que faire ? Retour arrière sur nos années passées ? Des milliers d'images qui s'entrechoquent. Les trajets, les transports, les voyages, les départs et les arrivées, là est la clé pour comprendre mais je le saurai bien trop tard.

» » »

L e père

Pour l'instant comprendre quoi penser. De l'homme que j'avais épousé quatre mois auparavant. Je me sentis bien incapable de mettre mes idées en place. Je ne vis pas d'autres solutions que de relativiser. Je n'allais pas renoncer à ce voyage vers la Polynésie pour une gifle ... Ben quand même! N'avais-tu reçu aucune éducation féministe ? On m'avait dit « s'il y en a une, il y en aura d'autres. Ne jamais accepter ». Si si, on me l'avait dit et je le revendiquais. J'étais une fille moderne. J'avais déjà vingt-neuf ans depuis bientôt quatre mois et je n'avais pas envisagé d'accepter une gifle. Jamais de la vie. Alors, je ne devrais pas me retrouver dans cette situation. Coincée. Je me sentais tout à coup dans une solitude absolue. J'avais besoin d'aide et je n'avais que lui face à moi.

Quand je l'avais rencontré, je ne croyais plus au prince charmant depuis bien longtemps. J'avais eu plusieurs petits amis depuis l'âge de onze ans. Pleins. Je ne m'étais pas sentie enfant bien longtemps.

Mon père est mort lorsque j'avais six ans. J'avais un grand frère de neuf ans et ma mère était enceinte de cinq mois. Un soir, il rentrait du travail en mobylette quand un camion le percuta. Ma mère nous cacha sa mort « sur le coup » et cela pendant une semaine. Elle n'avait pas pu nous le cacher plus longtemps, il fallait que Loïc et moi sachions avant de retourner à l'école. Le risque de l'apprendre par des bruits, des chuchotements. En retournant à l'école, je savais mais je n'avais assurément pas compris que c'était pour tout le temps. Une fille de ma classe « Sandrine Bertier » je n'ai jamais oublié son nom, avait dit derrière moi « elle n'est pas venu à l'école pendant un mois, juste parce que son père est mort ». Ma mère me l'avait dit mais pas comme ça, je ne savais plus avec quels mots, mais pas ceux-là. La brutalité de ce jugement m'avait

donné envie de fuir cette réalité, de revenir en arrière, de demander à ma mère de ne pas me faire manquer l'école. J'avais eu honte d'avoir manqué l'école. Honte d'avoir profité de ça pour manquer l'école. Si elle disait que c'était honteux, c'était que ça l'était.

En rentrant pour le déjeuner, je demandai à ma mère pourquoi j'avais manqué l'école si longtemps ! Un mois ! Elle me dit « tu n'as pas manqué un mois ma biche, tu as manqué une semaine. Le temps que je vous dise les choses et aussi parce qu'on vivait chez parrain/marraine durant cette semaine ». Ma mère n'avait pas le permis et son frère l'avait accueilli pour la soutenir et l'aider dans les démarches. D'ailleurs, elle nous avait appris la triste réalité chez lui, dans le canapé de son appartement. Un lieu à jamais gravé. C'était mieux que ce ne soit pas dans notre maison, celle que mes parents venaient de faire construire trois ans plus tôt et qui n'était pas encore terminée. Celle qui allait nous accueillir, les trois enfants, jusqu'à ce qu'on quitte le nid.

Je ne sais pas si mon père était un prince charmant. Il n'avait pas été beaucoup là; il travaillait à l'usine. Il y allait en mobylette et faisait souvent des heures supplémentaires pour essayer de boucler les fins de mois. Fin de mois toujours plus difficiles à cause de la maison à payer. Mon père y tenait. Il avait vécu dans une sorte de misère commune aux enfants d'immigrés d'Italie qu'étaient mes grands-parents. Pour ma part, je ne connaissais que mémère Flora, son accent prononcé et sa douceur. Mon grand-père était mort de la silicose, une maladie des travailleurs en usine quand j'étais encore bébé.

A ce qu'il paraît, il était aussi méchant et sévère que ma grand-mère était gentille et souple. Mon père écopa de la place de deuxième fils d'une fratrie de cinq enfants. Il ne voulait pas d'une grande famille. Il avait eu la pire des positions. L'aînée des italiens est tout, a tout, et ceci pour les deux parents. Le second et le troisième ont ce qu'il reste après qu'il ait eu ...La fille (sa sœur) ne ressentait pas le même préjudice; le petit dernier (son petit frère) avait eu quelques menus privilèges du fait de sa position. Les deux

et trois avaient vite trouvé la voie toute tracée de leur père pour noyer leur chagrin et supporter leur sort, l'alcoolisme.

Alcoolisme qui s'était aggravé au fur et à mesure de l'agrandissement de leur famille respective. D'ailleurs, mon père ne voulait pas d'un second enfant, encore moins d'un troisième. Mais ce que femme veut ... peut-être pas toute... mais ma mère ...

A l'époque, il était monnaie courante de boire avec les potes, même au travail dès que l'occasion se présentait.

Il était donc buveur et malheureux. Ce n'était pourtant pas l'image que j'en avais eu. Il était d'une jovialité et d'une bonhomie permanente à mes yeux. Il nous emmenait, Loïc et moi, le samedi ou le mercredi, ou les deux parfois, à la piscine municipale de la ville voisine. Ma mère ne savait pas nager et ne voulait pas se montrer en maillot de bain devant pleins d'inconnu. On y allait sur sa mobylette. Mon frère sur la selle arrière. Comme j'étais petite, il me mettait debout devant lui, je ne lui cachais pas la vue. J'avais alors un sentiment intense de liberté et d'insouciance. Cette insouciance caractéristique de mon père, qui, selon ma mère, lui avait coûté la vie.

D'ailleurs ma mère avait tué mon insouciance dans l'œuf, ou tout du moins à partir de sa mort, afin que celle-ci ne me soit pas fatale, je suppose.

J'avais vu mes parents se disputer violemment une fois. Peu de temps avant sa mort. Mon père avait lancé des assiettes au-dessus de nos têtes et ma mère hurlait. Elle s'était enfermée avec nous dans leur chambre et nous avait dit « votre père et moi, on va divorcer. Il va falloir choisir si vous allez vivre avec moi ou avec votre père ». Ma mère pleurait et j'aurais fait n'importe quoi pour qu'elle soit heureuse. Et je lui répondis « moi, je vivrais avec toi ». C'est elle qui nous élevait. C'est elle que j'aimais. D'ailleurs, c'était ce qu'elle avait envie d'insinuer. Qu'on devait choisir qui aimer. Elle ou lui. Pas les deux. Et je n'avais pas l'impression d'avoir le choix. Son regard s'illumina, elle me prit dans ses bras en disant : « Oui, toi, je sais ». Comme s'il était hors du champ du possible que sa fille ne la

préfère pas. Et Loïc, effondré, dis qu'il ne voulait pas avoir à choisir, qu'il les aimait tous les deux. Je le regardai et je me dis « moi aussi » mais je ne me sentis pas le droit de le penser. Je me dis que j'avais encore mal dit et mal fait car j'avais dit ce que ma mère attendait de moi pour être une bonne fille. Pour qu'elle m'aime. Alors ma mère décida de clore la conversation, la décision n'ayant pas de caractère d'urgence et ouvrit la porte.

Je me sentais coupable d'avoir choisi si vite mais aussi satisfaite d'avoir rassurée ma mère sur ma complicité avec elle. Une complicité imposée et imposante mais rassurante aussi.

« « «

Après cette claque magistrale, je n'ai pas le temps de revoir le déroulé de ma vie au-delà de cette fameuse question de maman lors de cette dispute parentale mémorable.

Putain ! (quel vilain mot dans la bouche d'une jeune fille me dirait ma mère), pas le choix, je me décide à monter dans le train. Il sera toujours temps de voir à l'aéroport. Le timing est serré et l'heure tourne. Je suppose qu'il a fini par me dire l'heure. Voir même me convaincre que du fait de ce fichu horaire, je dois relativiser...

» » »

L a mère

Ce n'était donc pas un prince charmant mais il était amoureux de ma mère. Sa belle et intelligente princesse, une femme secrète et solitaire. Elle n'était pas commune. Elle ne se mêlait pas aux autres. Par timidité, par pudeur, mais cela lui donnait l'air hautain et supérieur qui la rendait mystérieuse et la mettait en haut du piédestal. Mon père ne s'était jamais senti à la hauteur de cette femme tant admirée. Cela le rendait malade d'amour.

Il aimait inviter spontanément des vieux copains croisés sur le chemin; des voisins, les gens. Il aimait la compagnie de gens simples et braves. Ma mère regardait cela d'un air dépité. Elle était solitaire, elle aimait lire. « Pourquoi s'encombrer de bavardage avec le premier venu ? Et il faut leur rincer la gueule. Et même parfois leur faire à bouffer », voilà comment elle m'en parlait. Et oui, cette mère si bien élevée, qui disait « ne jamais dire putain, ce n'est pas beau dans la bouche d'une jeune fille » employait les termes « rincer la gueule » et « faire à bouffer » quel paradoxe. Oui, ma mère est un paradoxe.

Tout cela pour dire que la mort de mon père n'avait pas emporté avec lui le dernier prince charmant potentiel de mon existence de petite fille rêveuse. Je croyais dur comme fer que les princes existaient.

A onze ans, j'étais partie en colonie de vacances. A mon retour, j'avais un premier amoureux et ma mère aussi. L'homme qui est mon beau-père encore aujourd'hui, Antoine. Elle l'avait rencontré par le biais d'un site de rencontre et l'intermédiaire de ma tante, un mélange des deux. Elle m'avait montré sa photo avant mon départ pour trois semaines. Je n'avais pas cru qu'il faille y attacher la moindre importance et je lui avais dit que je ne le

trouvais pas très beau. Personne ne serait assez beau pour ma mère.

Elle avait passé presque cinq ans en vase clos avec mes frères et moi. Bref, que venait faire cet intrus dans mon univers bien cadré ? Que j'aie un premier petit copain oui; ma mère, non. Il avait profité de ce séjour pour prendre ma place, place si importante que j'avais prise auprès de ma mère, depuis la mort de mon père. Je le détestais déjà, l'antithèse du prince charmant.

Ce petit copain, mon premier petit copain ferait ou non un prince potentiel. Enfin, d'abord il n'était pas exactement le premier. J'avais fait des bises pop (dès six ans avec un voisin de mon âge) puis un premier bisou avec la langue dans mon garage le lendemain d'une boom, organisée avec les copines du quartier et les copains de mon grand frère, tous trois ans plus vieux que les filles.

Baiser mémorable ! Quand il voulut mettre la langue, la naïveté de mes onze ans fit que je crus à une blague, comme quand mon grand-père faisait des bisous bruyants et mouillés sur mon ventre pour me faire rire. Alors je voulus réagir avec humour en disant « beurk, c'est dégueulasse ! » (Encore un mot que ma mère si bien élevée utilisait souvent). Ça ne le fit pas rire et je ne compris pas pourquoi. Il alla voir mon frère le lendemain et lui dit : « je ne vais pas sortir avec ta sœur, c'est une gamine ». Là encore, je ne savais toujours pas pourquoi.

Puis vint la colonie. Dès le trajet en bus, j'avais eu un coup de cœur pour un garçon. Mais il était timide et je n'étais pas sortie avec lui mais avec un autre, plus audacieux, qui m'avait embrassé puis embrassé ma cousine Carole-Anne, qui, bien qu'un an plus jeune que moi, savait qu'il fallait mettre la langue! J'avais fini par flirter avec ce mystérieux garçon lors des derniers jours de la colonie. Comme moi, il m'avait attendu et espéré dès nos échanges de regards dans le bus et on s'était amourachés. J'avais compris que si le garçon mettait la langue, ce n'était pas une blague. Mais je n'avais pas compris que je devais aussi la mettre! Ça n'avait pas dérangé ce jeune garçon qui me regardait amoureuxment. On s'était revu une fois à la patinoire. Ma mère et Antoine avaient

accepté de m'y emmener pour le revoir, une seule fois. Ça n'avait pas été un chagrin d'amour. Mon frère eut la gentillesse de m'expliquer que je ne savais pas embrasser et je refis alors le film en arrière. Ma vision de cette colonie et mon apparente maturité n'était qu'un leurre. J'étais nulle et je m'étais ridiculisée.

Voilà qui commençait bien. J'eus ensuite un petit copain intello, un garçon timide et adorable qui eut l'honneur d'avoir ma langue dans sa bouche. On apprenait ensemble parce que c'était ses premiers baisers d'amoureux à lui aussi. Il était terrifié. Il n'était pas de ces beaux garçons qu'on regarde mais sa tendresse pour moi m'attendrissait. Je me sentais aimée et cela me suffisait. Je dirais même que j'en avais besoin. Cette nouvelle vie avec un beau-père, créa un besoin de me détacher de ma mère. Trouver un palliatif à ce cordon tardivement mais brutalement coupé.

Peut-être que je flirtais avec ce garçon peu attirant pour briller à ses yeux, être un cadeau précieux. Je le trouvais malgré tout intelligent et doux et je m'enorgueillissais de ne pas attacher d'importance au physique.

Il faut dire que l'attraction physique d'une fille pour un garçon était un tabou monumental. Ma mère m'avait prévenu : « Attention, tu as des seins, tu es jeune et tu en as déjà beaucoup (trop pour ta petite taille ma pauvre, ils vont tomber quand tu seras vieille. Quel dommage !) Bon, tant que tu es jeune, ça ira. Bref, les garçons vont vouloir les toucher et si tu les laisses faire, tu passeras pour une salope dans le quartier. Et une fois que tu as une sale réputation, tu ne t'en défais plus jamais ». J'étais avertie. Il ne fallait pas me laisser faire. Mais à aucun moment, il avait été question d'en avoir, moi, envie ; ou encore d'être fière de ces nouvelles formes. J'allais les porter comme un fardeau toute ma vie jusqu'à ce qu'ils tombent lamentablement. Et cela allait m'attirer bien des ennuis bien trop tôt parce que c'était des objets de convoitises dangereux, qui avaient poussé sur ce corps trop jeune et trop petit.

« Pourvu que tu atteignes les 1m50 ! » s'inquiétait ma mère !
« Sinon ma fille, tu seras naine ». Ouf ! J'avais atteint ce cap fatidique, j'eus même l'audace d'atteindre sa taille, 1m57.

Surtout ne pas devenir grosse, ne cessait-elle de me dire : « Tu sais, même si tu es laide, même si tu n'es pas très belle de visage (c'est le cas, me demandais-je ?), si tu gardes un joli corps, les hommes te courront après, tu auras du succès ». Pour illustrer son propos, elle m'apporta une photo de classe en noir et blanc où elle me montra une fille en me disant, preuve à l'appui : « tu vois avec sa petite tête de souris, ce petit air mutin que je déteste, et bien elle avait beaucoup de succès parce qu'elle était bien foutue ». Je trouvais qu'elle n'était pas si laide et elle l'avait vu à ma réaction... Elle m'avait alors regardé avec horreur. Elle semblait être jalouse de cette fille. Et moi, sa fille, ne pas lui dire qu'elle était la plus belle et la seule belle, la vexa. Elle aurait voulu que je la valorise, autant que j'aurais aimé la réciproque.

Si j'ai bien tout compris, je devais plaire avec mon corps, pas nécessairement avec mon visage, et je devais donc attirer les hommes mais leur résister s'ils ne voulaient « que ça » parce que ma réputation en dépendait. D'accord, d'accord. Mais à aucun moment il n'était question qu'un homme me plut à moi, que je regarde son corps ou son visage. Je devais trouver un homme bien, gentil, qui ne m'aurait pas choisi pour mon corps mais pourtant c'était l'atout le plus sûr pour l'attirer. Mais devais-je m'attirer ce genre de danger pour ma réputation ? Finalement, je n'y comprenais rien.

Il y avait bien un garçon qui me faisait rêver... et même plusieurs. Notamment ce garçon plus vieux en classe de CM2. Il était dyslexique. Il avait déjà redoublé. Il était grand et semblait fort. Et la maîtresse le prenait pour un âne. Comme j'étais tête en l'air mais très bonne élève, je n'aurais pas dû me retrouver à côté de lui dans le rang des ânes. (Oui, cette vieille folle revêche faisait des rangées discriminatoires). Elle me détestait (une histoire de famille), et au prétexte d'un oubli, elle m'avait relégué au fond à droite, à côté de ce cancre. Qu'il était gentil et beau ! Personne ne sût jamais que j'avais « bien aimé » le dernier de la classe. Quelle honte... moi, Lauren, la petite fille modèle ... Non, jamais ! Et puis cela avait mal

fini. Peu avant l'été, j'appris qu'il voulait sortir avec moi. L'ascenseur émotionnel quand le frère de Sophie, ma meilleure amie, m'apprit : « Il veut sortir avec toi juste parce que tu as déjà des gros seins et qu'il veut les toucher. »

Donc, tout ce que ma mère m'avait inculqué était vrai. J'allais me faire bernier. Les garçons, même gentils, ne veulent que toucher mes seins. J'avais ma fierté, Sophie m'avait transmis cette honteuse information par l'intermédiaire de son frère. Toujours par son intermédiaire, je lui répondis alors, forte de toute ma condescendance : « je ne m'intéresserai jamais à un idiot pareil et personne ne touchera mes seins ». Je ne sus jamais le fin mot de l'histoire. Toujours est-il que le dernier jour de classe, au petit goûter de fin d'année, je l'ai regardé avec tendresse et j'eus bien du mal à casser l'image que j'avais de lui.

J'avais peut-être cru au prince charmant un petit moment à travers lui.

J'ai aussi fantasmé tout l'été sur un garçon qui avait un jumeau. Un garçon charmant aux cheveux ondulés et à l'allure mystérieuse. Lorsqu'on croisait les jumeaux, Sophie et moi, des regards s'échangeaient. On était intrigué, on rêvait qu'ils nous parlent et on imaginait des scénarios incroyables de princes et de princesses.

Je ne savais pas si, comme ma mère, je serais un jour la princesse d'un homme, mais elle, reine dans son univers, régnait sur le mien et me regardait sans indulgence du haut de son trône.

« « «

La princesse nouvellement reine va-t-elle prendre ce putain d'avion (et non, je suis bien éduquée, ce mot ne me vient même pas en tête, même quand je suis en rage). Et pourtant quelle putain de merde de choix à faire. Mais après tout, j'ai déjà dit oui.

S'il m'avait giflé avant que je dise oui, j'aurais possiblement pu dire non. Devant la centaine d'invités ... le choix aurait été encore plus cornélien. Ici, rien de tout ça. Je pourrais le quitter sur place et profiter de ce voyage sans le calculer...

Difficilement, puisque le voyage est organisé en car touristique. Ironie du sort.

Il aurait potentiellement tout le loisir de se faire pardonner et de me traiter comme une reine, celle qu'il vient de faire reine, (par alliance) aux yeux de la société et dans mes rêves.

» » »

L

e premier amour

Puis il y eut Ludovic. Ludovic était grand (à l'époque au-delà d'1m70 tous les hommes me paraissaient grands, il n'avait guère plus), beau, italien aux yeux verts. J'avais presque treize ans, il en avait seize. Il me trouvait belle comme une princesse dans ma robe en dentelle blanche que j'avais cet été-là. Mon petit intello « première langue » et moi, on venait de se séparer parce qu'il ne se sentait pas très à l'aise et moi non plus. Sans conflit, je ne pourrais plus dire pourquoi. J'embrassais alors quelques autres garçons, mais lui, Ludovic... il me regardait autrement. Je crois qu'il était amoureux. Et on sortit ensemble, le jour de ses seize ans. Un amour platonique. J'avais bloqué et mis toutes les barrières. Je n'avais pas l'intention de ruiner ma réputation. Ses parents étaient contre le fait qu'il ait une copine et qu'il sorte le week-end ou après l'école. Il fallait qu'il travaille à l'école et qu'il aide ses parents aux travaux du bois ou du jardin mais on se voyait assez souvent. Durant plus de deux ans. Il fut un grand amoureux. Mais j'étais une peste. Dictant ma loi. Faisant des caprices. Des disputes permanentes. Rien n'était assez bien. Jalouse, possessive, j'avais une emprise totale sur lui. Comme ma mère sur mon père puis mon beau-père. Je reproduisais ce que j'avais vu.

Je me frottai à lui tout habillé et on y prenait du plaisir. Mais les barrières avaient été mises et il n'a jamais eu le droit ni de me voir nu, ni de toucher mes seins. A force de docilité, j'avais fini par être immanquablement plus amoureuse que lui. Il avait appris à faire de la salsa avec moi, pour mon bon plaisir, et il était devenu bon danseur. Ce qui l'avait rendu bien mieux dans sa peau qu'il ne l'était quand je l'avais rencontré. Inconscient de son charme. Je lui avais, malgré moi, donné confiance en son physique et rendu bien

dans son corps par la danse. A dix-huit ans, il était malmené par une jeune fille (moi) qui avait un vrai problème avec le rapport à son corps et qui n'avait pas appris à aimer un corps d'homme, pas plus que son esprit, tous les garçons étant naturellement malsain. Il me quitta, encouragé par notre prof de danse, un vieux beau dragueur, qui lui ouvrit les yeux sur sa pauvre condition à mes côtés. Il voulut vite revenir vers moi, voyant que j'avais un réel chagrin et que les sentiments étaient ceux d'un premier grand amour. Cependant, cet amour inconditionnel avait suscité la jalousie de l'entourage et un d'entre ces envieux s'était empressé de lui raconter une triste anecdote qui le déçut définitivement de moi. Quelques mois avant, en excursion avec le collègue, j'avais eu envie de tester mon pouvoir de séduction. Attirais-je vraiment le regard ? Je voulais malgré les recommandations de ma mère, plaire par mon bagout et ma personnalité, mon physique devant être caché. J'avais ma fierté. Je cherchai alors l'intérêt d'un jeune maghrébin qui n'avait aucun attrait, ni physique ni intellectuel, mais qui était drôle et savait attirer l'attention d'un public, un cancre. Et je me mis à lui faire passer des petits mots, de plus en plus explicites. Jusqu'à lui dire « je t'aime je t'aime je t'aime ».

Evidemment, je ne l'aimais pas soudainement, je le connaissais à peine, n'étant pas dans sa classe. Mais le jeu m'amusait.

Mais que Ludovic l'apprit ne me fit pas rire du tout. Et je perdis bêtement mon amour de jeunesse à cause de cette trahison. Il ne fallait peut-être pas qu'on finisse ensemble. Toujours est-il que ma mère l'aimait beaucoup, qu'en plus de mon chagrin, je la décevais beaucoup, même si je pense qu'elle ne sut jamais le fin mot de l'histoire. Et qui plus est, je sus que cette malencontreuse déception fit perdre à Ludovic la croyance en « la princesse charmante », grand romantique au cœur brisé. Après une bonne semaine d'anorexie, je remontais la pente. J'avais quinze ans et les sollicitations ne manquaient pas.

Ce même été, à cet événement s'ajouta le décès de ma grand-mère maternelle après trois cancers successifs. Mon grand-

père avait fait l'infirmier, il avait un sens du devoir indéfectible, mais le décès de cette femme maniaque, radine et froide fut un soulagement pour lui. Il avait fait son devoir. Ma mère, qui ne s'était jamais sentie aimée par elle, ne pourrait jamais guérir de n'avoir pu gagner son affection. Voir sa fille vivre son premier chagrin d'amour l'attristait aussi, mais elle considérait que j'étais juste triste de cette rupture sentimentale mais en aucun cas de la mort de ma grand-mère. Elle décréta qu'elle n'était rien pour moi, puisqu'elle n'avait pas été une grand-mère digne de ce nom. De même qu'à ma première colonie à neuf ans, le cancer de ma grand-mère paternelle ne m'avait rien fait, lorsque je l'appris par elle au téléphone pendant mon séjour. Les monitrices ne comprenant pas pourquoi elle me l'avait appris. Elle me dit ensuite, seul le manque de moi, ta mère, te rendait triste en colonie, pas cette nouvelle. Pourtant, mémère Flora était une vraie grand-mère poule. Mais il était admis que seul mon amour pour elle existait. Elle et son omniprésence dans ma vie.

Je prenais toujours l'opinion de ma mère pour une vérité. A part les chagrins d'amour et ma mère, je n'avais pas vraiment de cœur. Encore une de ses vérités d'elle sur moi.

Je décidais de penser que si j'avais perdu Ludovic, c'était parce que je n'avais pas couché avec lui et qu'il en était frustré. Qu'il était dommage de n'avoir pas perdu ma virginité avec ce garçon-là. On ne s'était même pas vu nu. Mon frère Loïc avait commencé son histoire d'amour avec Dominique, à peu près au même moment, ils sont toujours ensemble. Son premier et seul amour. J'étais jalouse de Dominique. Elle me prenait l'amour de mon frère comme Antoine celui de ma mère, et en plus, elle se l'accaparait. Sa froideur, sa distance, semblables à celles de ma mère, me la rendait antipathique. Mes autres copines étaient bien plus spontanées, moins précieuses, et ni elle ni moi, on ne trouvait comment devenir amies. Je ne sais pas si on aurait aimé. Pour sûr, elle avait envie de réduire la complicité qui m'avait unie à Loïc durant cinq ans, au côté de notre mère veuve. Je lui trouvais peu d'intérêt, pas drôle et moins jolie que ma meilleure amie (ce n'était

plus Sophie mais Adèle à ce moment-là), elle qui aimait également beaucoup mon grand frère, qui le lui avait même piqué un petit temps. Il avait beaucoup de succès auprès de mes copines, et pas seulement avec elles deux, car il avait ce petit côté rebelle qui attire les filles.

Mon grand frère, pour en revenir au prince charmant, aurait probablement représenté l'idée que je m'en faisais. Un garçon épris d'une fille au point d'en faire sa reine; qui ne jure que par elle, à en perdre la raison. Je n'étais pas amoureuse de mon frère ni même vraiment de Ludovic, j'aimais leur façon d'aimer; une façon romantique qui flatte l'égo.

Jules, mon petit Frère, n'avait alors que huit ans et faisait son petit bonhomme de chemin, chouchouté et bienheureux. Il avait été notre soleil durant les cinq années de veuvage de ma mère.

« « «

Je ne suis ni reine ni princesse, c'est ce que je me dis dans ce foutu train. Je le pensais déjà quand je parlais de moi à Luc pour la première fois. Mais il m'avait certifié que si ; qu'à vingt-cinq ans, je pourrais encore avoir cette place et croire aux princes et aux princesses. Il m'avait suggéré qu'il pourrait, lui, encore naïf, romantique et puceau, faire de moi une princesse. A son âge, dix-huit ans, il avait gardé cette conception de l'amour et du couple. Soit disant.

» » »

L

La princesse déchue

A ce moment-là de ma vie, je me mis à merder vraiment.

Pas mal de groupes de garçons traînaient dans notre quartier. Dont celui où se trouvaient les fameux jumeaux. Ma copine de CM2, (on s'était perdus un peu de vue) passa cet été-là avec moi et elle sortit avec l'un des jumeaux. Un rêve éveillé pour elle. Ce n'était pas celui des deux qui m'avait fait rêver mais j'en étais quand même jalouse, sachant que j'avais toujours eu plus de succès qu'elle. Ne sachant pas comment atteindre l'inaccessible second jumeau, je m'étais rabattue sur un garçon de son clan. Il était hors de question de rester seule après cette longue histoire de deux ans avec Ludovic. Alors que Sophie connaissait son premier amour avec un des jumeaux! Mon ego avait besoin de reconstruction. J'étais celle qui plaisait ! J'avais besoin de ne pas rester abandonnée; sur un échec cuisant.

Ce type, appelons-le ainsi, n'était ni beau ni grand ni fort et encore moins intéressant. Il séduisait les filles superficielles par une forme de frime liée à sa voiture de sport clinquante. Il avait vingt-et-un ans. Il était étudiant en BTS et écoutait « Petite Marie » de Cabrel. Je le trouvais franchement laid. Mais je voulais qu'il m'aime. Je voulais aussi qu'il me débarrasse de mon insouciance. Du peu qu'il me restait. De cette insouciance qui m'avait rendu honteuse lors des premiers flirts. L'insouciance que ma mère détestait chez mon père. L'innocence qui m'avait fait dire à ma mère « pourquoi tu pleures? » quand je l'avais surprise un jour, peu après la mort de mon père, en train de pleurer. La question l'avait déçue ou contrariée, en tout cas. Elle me répondit « tu ne te rends pas compte, ton père est mort! » cela avait raisonné comme un

reproche. « Comment oses-tu poser cette question ? Comment oses-tu ne pas te rendre compte ? » Voilà comment je le compris. J'avais appris à mes dépens que l'inconscience était un vilain défaut, même à six ans. J'avais pourtant du mal à m'en défaire.

Mais ce coup-ci, je n'allais pas perdre et me retrouver abandonnée à cause du « qu'en dira-t-on ! » et de l'innocence de la jeunesse. Je me laissais caresser dans sa voiture. Même les seins. Mais je ne ressentais rien. Pas le moindre désir. Désir qui m'avait pourtant déjà titillé à l'âge de neuf ans, en colonie de vacances quand je me frottais dans mon lit. Celui que j'avais senti quand Ludovic se frottait à moi à travers les vêtements. Je le faisais innocemment mais il m'arrivait que cela me fasse presque jouir. La jouissance clitoridienne d'une enfant ; mais c'était agréable.

Là, aucun effet, juste le désir d'utiliser mon corps pas déformé par le gras, pour le garder. Ne plus perdre. Ne plus me sentir abandonnée. Il avait compris que je ne voulais pas paraître innocente et petite fille. J'avais quinze ans et presque cinq mois. Il savait que j'étais vierge et il ne voulait pas se sentir responsable de la perte de ma virginité. Voyant que j'avais peu de réaction à ses caresses, il mit ses doigts entre mes jambes pour tenter de me satisfaire. Mais cela n'eut pas l'effet escompté. Je me disais qu'il me prenait pour une enfant. Et il ne touchait pas où cela faisait du bien, en périphérie comme les frottements de Ludovic. Ludovic que j'avais perdu. Alors je dis « non ». Et cela ne voulait pas dire « non » aux doigts, mais « non », je veux que tu le fasses. Aucun doute là-dessus.

Je le raconterais autrement pour me faire plaindre par la suite. Mais c'était bien aussi ridicule que cela. Il avait descendu son pantalon, je n'avais pas vu son sexe. Il ne vit assurément pas le mien non plus. Il entra en moi. Ce que je sus par la suite, c'est que son sexe était petit. Sûrement même très petit parce que je ne sentis quasi rien. J'étais ailleurs et ça n'avait aucun sens. Une fois terminé, il s'était ôté de par-dessus moi (à l'avant de la voiture côté passager) et je m'installai à l'arrière. J'avais saigné un petit peu. Et je me mis à pleurer. J'étais triste. Il me demanda pourquoi. Je lui dis «

je ne suis plus vierge ». Il était désespéré. Je pensais à ma mère; je pensais à Ludovic. Je pensais au fiasco de faire l'amour.

Par la suite, Sophie me dit que le jumeau n'avait plus voulu d'elle parce qu'elle ne se sentait pas prête à aller plus loin. Et je lui avouai avec beaucoup d'aplomb que moi je l'avais fait, que cela devait rester secret. Un secret bien gardé. Secret mal gardé qui mit fin à ma relation avec ce type. Alors, il dit à ses potes que j'étais une salope; alors que j'étais vierge. Bon, encore une fois, ma mère avait raison. Si on se donnait à un mec, notre réputation était perdue. Sophie, inquiète, répéta ma révélation à Dominique, qui le dit à mon frère, qui en parla à ma mère. Celle-ci m'avait vu ressortir le schéma du cycle féminin dans mon cahier de sciences. J'avais peur d'avoir un bébé. Elle fit le lien. J'avais traité Sophie de menteuse quand ma mère m'avait demandé des comptes. Je n'avais pas vu d'autre issue.

Ma mère me prévint « si cela s'est fait, tu as quinze ans et lui vingt-et-un ans, c'est un « abus sur mineur » ». Je lui dis que cela n'était pas arrivé. J'avais honte et surtout, je ne voulais pas accuser ce type, tout aussi inconsistant qu'il était pour moi, d'une chose dont il n'était pas responsable. Mais quand j'appris qu'il m'avait sali auprès de ses potes, je fus dévastée. Je ne revis plus jamais ce sale type. Je n'ai plus parlé à Sophie, pour ma mère, parce que c'était une menteuse, mais en vrai, parce qu'elle avait trahi mon secret. J'eus une autre meilleure amie, Natacha, ma plus proche voisine. Je lui racontais que « le type » m'avait forcé. Que j'avais dit non et qu'il l'avait fait. Je voulais qu'il passe pour un salaud pour me venger des ragots qu'il avait fait. Je racontais le même mensonge par la suite à quelques copines de lycée avec beaucoup de conviction. Je finis par ressentir autant de tristesse à propos de cette première fois que si cela avait été un viol. Pas parce que je m'étais convaincue que s'en était un; mais parce que c'était encore plus lamentable et que j'avais honte d'avoir été si responsable de mon pitoyable sort.

Peu de temps après, Natacha et moi, on sortit toutes les deux avec des frères, les deux étaient beaux. Mais aussi bêtes qu'ils

étaient beaux. Et pour la première fois de ma vie, je quittais un petit ami sans difficulté en lui disant : « tu es trop bête pour moi ». C'était cruel mais c'était vrai. Il ne savait pas que je n'étais plus vierge et j'avais compris qu'il se gardait pour la femme de sa vie. C'était une notion que je croyais réservée aux femmes. En tout cas, j'appris peu après que cette potentielle future première, il la connaissait déjà avant, qu'il se préservait pour elle. J'en avais été blessée dans mon amour propre. Le suivant n'avait rien su de mon premier rapport non plus et savait juste que j'étais sortie avec un salaud réputé. Il voulait que je sois sa reine et me défendre contre ce genre d'homme. C'était trop tard. Et c'était de moi qu'il aurait fallu me préserver. Je sortis avec lui sans conviction, le trouvant mielleux et doux mais voilà, je n'étais pas l'innocente qu'il croyait, et pour une fois, j'aurais aimé revenir en arrière. Et il sentait fort de la bouche. Quel dommage. Je le quittais sans ménagement. Je décidais de faire de la salsa avec un autre jeune homme laid et fou de moi. Un ami lointain de Ludovic. J'avais envie de rendre jaloux ce dernier. Mais je ne pus pas sortir avec ce jeune homme, la réticence était trop forte. Pourtant, j'utilisais mon pouvoir de séduction pour le faire craquer totalement. Ce qui arriva. J'étais odieuse. Et pourtant, cela me réparait un peu, si peu.

D'autres événements au contraire me laissaient croire que j'avais bien perdu de mon aura auprès des garçons.

Avant même mes tous premiers petits copains, un tout premier garçon me demanda de sortir avec lui. C'était Edouard, le meilleur ami de Loïc, premier garçon à s'être intéressé à moi. Il passait tout son temps avec mon frère et à l'adolescence, il me demanda très timidement et par l'intermédiaire de mon frère, de sortir avec lui. Je dis oui. J'étais ravie et heureuse. Même s'il n'était pas beau garçon. Sa timidité me touchait. Il n'y eut jamais rien. Je fus assez vite sollicitée par ailleurs et il n'osa jamais faire le premier pas. Il déménagea, il m'écrivit plusieurs années. Mais pas qu'à moi, aux copines aussi. Il ne me parlait jamais de sentiments. Il restait dans le factuel. Je ne le crus pas amoureux de moi.

Comme le monde est petit, lorsque ce fut terminé avec Ludovic, alors que je passais l'été avec Natacha, voisine et amie de jeunesse qui avait déménagé un peu plus loin à ce moment-là, je revis Edouard, j'eus envie de lui plaire mais il me rejeta pour une fille qui n'avait aucune féminité. Je fus blessée et je ne compris pas. Cela me mit encore un coup de couteau dans mon estime de moi.

Je ne crois pas que j'avais de vrais sentiments à ce moment-là. Je cherchais à me construire. Mais me sentir ainsi rejetée remit tout en cause. Il était plus vieux que moi. J'avais déjà perdu ma virginité et j'en avais honte, même s'il ne pouvait pas le savoir. Je lui demandai alors s'il avait couché avec cette rivale. Et il fut outré. Il me dit qu'il respectait les filles. Qu'il avait le temps et ne ferait pas ça avec légèreté. Qu'il ne perdrait pas sa virginité si vite. Qu'il l'aimait plus qu'il ne la désirait.

J'étais dévastée. Je me sentais merdeuse, merdique, une merde.

Rejetée par le premier garçon qui m'avait voulu et aimé. Parce qu'il était un prince. Un homme princier et vertueux ne veut pas d'une princesse déchue, il veut une fille vertueuse. Pourtant, il ne connaissait pas mon secret honteux.

Alors même s'il semblait possible que des princes charmants existent, ils n'étaient plus pour moi et je n'étais plus une princesse. Le conte de fée est terminé.

« « «

Cette Gare du Nord, la claque, mon mari depuis quatre mois. Cet homme qui m'a déjà tant déçu. Il m'avait redonné espoir dans les premiers mois de notre histoire. Pourtant, je ne peux pas dire que je tombe à nouveau du haut de mon piédestal ce jour-là. La potentialité d'être une princesse s'était réduite comme peau de chagrin depuis tant de temps déjà; j'essayais de gravir la montagne qui me menait à la "piédestalité" sur des chemins semés d'embûches et de bûches par celui qui m'avait fait des promesses sans avoir la moindre idée de quoi il pouvait bien s'agir. Semble-t-il!

» » »

L

a source du mal

Je remonte le fil du temps et des pourquoi.

Mon père, Ludovic et « le type » n'avait qu'un point commun, ils étaient italiens d'origine. Ce qui pour ma mère avait été la source de mes mauvais choix. Ils sont machos. Ce qui n'était pas le cas de mon père pourtant. Mais les aprioris ont la vie dure. Ce qui fait que lorsque je lui parlais de Christian, d'origine, somme toute, inconnue, puisqu'il n'avait jamais connu son père, elle décréta que son nom très germanique et son allure bien française allait être mieux pour moi. L'avis et l'aval de ma mère ayant alors beaucoup d'importance à mes yeux, je voulus me racheter de sa double déception; celle que j'avais perdu le gentil Ludovic et celle d'avoir perdu ma virginité avec «le type» (même si elle n'en eut jamais la confirmation).

Je décidais donc que je devais accepter de débiter une relation avec lui. Il était en terminal, moi j'entrais en seconde, il était grand (vraiment lui, 1m80), presque totalement chauve à dix-huit ans, et il avait de l'humour. Ce qui me dérangeait chez lui, c'était son côté secret. Il avait eu une enfance difficile et je n'en sus qu'assez peu de choses. Lorsqu'on évoquait des souvenirs traumatisants, les révélations me parvenaient toujours par le biais d'une amie de sa famille, de dix ans son aînée. Elle le connaissait depuis l'enfance et l'avait un peu pris sous son aile et le soutenait. Lui, il ne niait jamais ce qu'elle me rapportait mais restait d'un détachement proche du déni. Je ne pouvais pas croire que le détraqué qu'était son beau-père n'avait pas laissé de traces sur lui. J'appris à mes dépens que si. Il n'avait aucune espèce de scrupules et il ne comprenait pas le sentiment amoureux.

Son détachement était insupportable. Qui plus est, il avait compris que je tenais plus que tout à ne pas être abandonnée à nouveau, à ne pas être seule. Que je resterais quoi qu'il puisse

arriver. Que j'étais faible. Et cela le positionnait en force. Il était attiré par des femmes plus sexuées, plus sexy. Je cachais toujours autant mon corps et ne le connaissait pas. Je n'avais pas de miroir chez mes parents. Mais Christian me dit un jour « tu as un corps fait pour l'amour bien que tu l'ignores totalement ». Ma sexualité commença avec lui. Il n'était pas vierge, mais il n'avait eu qu'une relation sexuelle, comme moi. J'ai fait l'amour parce qu'on n'était plus en âge de se regarder dans le blanc des yeux. Parce que si on veut être en couple, cela est inévitable quand on a seize et dix-huit ans. Cela ne me dérangeait pas. Je me disais : « faut le faire assez souvent parce qu'on donne son corps quand on est en couple ». Mon corps était un inconnu, le sien était sans intérêt pour moi. Je le trouvais normal. Ce que je me souviens de la première fois avec lui, c'est que je ne le vivais pas avec culpabilité comme la première fois et cela me soulagea.

Avec le recul, il était plutôt bel homme. Grand et bien bâti, sans être sur musclé. Une force naturelle. Mon manque d'intérêt pour son corps ne m'empêchait pas de prendre un peu de plaisir clitoridien quand j'étais d'humeur. Sinon, peu importe, je simulais pour qu'il jouisse. Et cet appareil m'était venu naturellement. Je me sentais bien, dans une sorte de bon droit, j'avais un amoureux stable et l'aval de ma mère. Elle était rassurée de me savoir « casée ». Le beau-père de Christian l'ayant mis dehors à dix-huit ans, il travaillait au fastfood tout en passant son bac. Il était déjà autonome dans un petit appartement où je dormais le week-end. Chez lui se trouvait un miroir entier sur l'armoire mais je n'avais pas pris l'habitude de me regarder.

D'ailleurs, plus jeune, je me rappelle avoir essayé de voir à quoi ressemblaient mes fesses. Je grimpais alors sur le rebord de la baignoire pour les voir dans le seul petit miroir au-dessus du lavabo de la salle de bain familiale. Je ne vis qu'un morceau de moi (des reins jusqu'au milieu des cuisses) qui déforma d'autant plus l'image que j'avais de ma nudité, j'étais sans proportion, comme disloquée. Cette absence de connaissances de mon corps était pour moi normale. Je compris plus tard que cela créa une distance entre mon

corps et moi qui ne pouvait pas me permettre de m'épanouir sexuellement.

Pourtant, tout avait bien commencé ... J'avais commencé par me frotter le clitoris, c'avait été ma façon à moi de prendre du plaisir dès le début de mes titillements sexuels. J'étais en colonie de vacances, je n'avais que neuf ans et je ressentais des petits picotements dans l'entrejambe. Je ne pourrais pas dire à quoi je pensais si ce n'est que si je me frottais l'entrejambe avec mon talon de pied, cela me procurait du plaisir. Un plaisir bien nouveau. Je n'avais jamais osé aller plus loin. Je m'étais laissée frotter par Ludovic, je laissais Christian me frotter en faisant l'amour et si la position sollicitait mon clitoris, et aussi les petites lèvres, je trouvais un certain plaisir que je ne cherchais pas à retrouver seule. Je n'en ressentais pas le besoin.

Je me rappelle qu'une ami de quatorze ans, j'en avais alors treize, me parla de la fellation. Elle disait qu'elle était trop jeune pour faire l'amour mais qu'elle avait appris que les garçons aimaient qu'on leur fasse cela et qu'elle avait envie de le faire, de découvrir cela, comme une amie à elle, plus dévergondée. J'étais outrée. Oui, il faudra bien faire l'amour quand on sera en couple à partir d'un certain âge. Oui, il faudra faire plaisir à ce garçon qui n'acceptera pas de rester au stade de l'amourette bien longtemps. Si je tiens à un garçon, il faudra lui donner accès à mon corps. Aucun souci, j'en avais pris mon parti. Cette réalité-là, ok. Mais de là à devoir pratiquer une technique pareille (je suppose pour le faire patienter), me paraissait bien compliqué. Mais ce qui me choqua, ce n'était pas cette déclaration. C'était qu'elle puisse en avoir envie. Je n'avais jamais envisagé une chose pareille. Pourquoi avoir envie de mettre un sexe d'homme dans sa bouche ? Envie de satisfaire à une obligation propre à sa position de femme voulant faire ce qui s'impose, certes. Mais tant qu'à faire, faisons ce qui demande le moins d'effort et qui est de toute façon, un passage obligé, coucher. Comme cela était une pratique annexe, je ne me sentais pas d'obligation. Et donc loin de moi l'idée d'en avoir une quelconque

envie. Pour moi, c'était comme dire, j'ai envie de me prostituer. Voilà comment je percevais la chose.

Par la suite, je finis par pratiquer cette chose étrange quelquefois avec Christian. Cela dépannait bien quand je n'avais pas envie de sexe. J'y arrivais. Assez facilement. J'y aurais renoncé sinon. Enfin, cela me paraît flou, je ne me souviens pas qu'il ait insisté pour que je fasse cela trop souvent. Ni l'amour trop souvent. Je ne sus qu'il regrettait mon manque d'intérêt pour les choses du sexe qu'au moment de la rupture. Il n'était pas dans la plainte.

Il me quitta au bout de deux ans, parce qu'il était amoureux d'une autre. Une grande blonde, une bombe. Il me dit d'ailleurs : « tu es une jolie fille qui ignore totalement ton potentiel mais elle c'est un vrai canon, un canon, c'est grand ». J'étais profondément vexée. D'autant que cette jolie blonde avait les cheveux ondulés. Le comble du beau pour ma mère qui se désespérait devant mes queues de rats. Se moquant souvent en disant « ma fille, une boucle derrière l'autre ». Même si les siens étaient tout aussi raides et encore moins souples que les miens.

Pendant cette rupture, seule dans ma chambre de jeune fille et sans petit copain, j'apprenais les plaisirs solitaires en me touchant avec les doigts en osant me caresser le sexe et même me pénétrer un peu. Quelle découverte ! Moi qui m'intéressais si peu au sexe, j'avais une soudaine curiosité.

Christian me dit que de toute façon, j'irais avec le premier gros lard venu. Ce gros lard fut son meilleur ami. Un Italien, gentil et à l'écoute, qui m'aimait secrètement depuis toujours. Je n'avais pas d'attirance pour lui. Mais par contre, il allait m'aimer. J'allais le rendre fou d'amour. De toute façon, mon absence d'intérêt pour la sexualité faisait que le physique m'était définitivement indifférent. Mais j'étais vexée. Christian m'avait rejeté et ce canon aux boucles d'or ne voulait pas de lui. Son meilleur ami n'avait pas encore d'appartement. Je lui proposais d'aller à l'hôtel. Je ne sais pas ce qui m'a pris. La voiture me laissait un bien triste souvenir car je m'y étais sentie humiliée. Je voulais tant qu'il m'aime.

On allait donc à l'hôtel par mon audacieuse demande. Mais je décidai qu'il ne se passerait que des frottements. Son émoi face à mon corps nu, que je lui exposai fièrement, à vite eu l'effet escompté et je n'eus pas besoin de me frotter à lui longuement. Il apprit que je n'avais pas pris de plaisir et je lui répondis le plus sincèrement du monde que cela n'avait aucune importance pour moi. D'autant plus que je savais enfin m'occuper de moi, ce que je me gardais bien de préciser.

On quitta l'hôtel amoureux; oui, j'avais le béguin de voir ce garçon si ému par moi. Je me disais « plus le garçon se sent moins beau qu'il ne me trouve belle, plus j'ai des chances qu'il soit dingue de moi ». Ce qui était mon objectif. Avoir un homme amoureux, comme l'avait été Ludovic. Et ne plus le perdre. N'importe quel gros lard venu. Mais si en plus, c'est un garçon sympa et sérieux, j'allais assurer mon avenir, une stabilité amoureuse tant recherchée.

Mais Christian en fut fou de rage. « Lui, tu as choisi mon meilleur ami pour me remplacer ». Et il revint me chercher. J'étais fière. Je ne cherchais pas à en savoir plus sur ce laps de temps. Lui non plus. On fit l'amour et ma nouvelle découverte de mon corps me permit de prendre un plaisir supplémentaire.

Cet amoureux d'un soir éconduit déboula dans l'appartement de Christian et ils s'y battirent pour moi ! J'étais partiellement réparée.

Peu après, Christian m'offrit un cadeau d'anniversaire pour mes dix-huit ans qui me fit pleurer de joie. Ce fut le seul cadeau matériel qui me fit cet effet jusqu'à aujourd'hui. Un VTT neuf. J'adorais les balades en vélo.

J'en avais fait souvent avec Ludovic sur la passerelle qui traversait le fleuve près de chez moi. Un endroit très romantique où je rêvais de notre vie à deux. A deux pas, juste en dessous, en contrebas, je tombais bien bas, puisque c'était là que j'eus mon premier rapport avec « le type » dans sa belle auto.

J'avais vraiment tout gâché, même les lieux mythiques de mes premiers émois.

Mais le pire de notre relation arriva.

Est-ce ici, entre dix-huit et vingt ans, que je finis d'être moi-même, que la dépendance à la relation amoureuse se confirmait ? J'avais récupéré Christian et je voulais le garder coûte que coûte.

Depuis mes seize ans et le début de notre relation, on travaillait tous les deux au fastfood de notre ville. Je n'étais pas majeure alors je ne travaillais que jusqu'à 21:00. Alors que Christian y restait jusqu'à la fermeture. Le week-end, je l'attendais devant la télé puis on sortait entre collègues et amis. Parmi eux, un an après moi, Ludovic se mit à y travailler lui aussi. Je ne l'avais pas revu durant presque deux ans, c'était un choc, que j'eus bien du mal à camoufler. Il était toujours aussi beau et son assurance faisait de lui un séducteur. Sa copine et lui faisait partie de notre bande d'amis et collègues qui se retrouvaient chez nous, les autres n'ayant pas d'appartement et faisant des études.

Avoir un second chez moi était à présent naturel et me permettait d'échapper au climat familial. J'avais d'abord trouvé qu'Antoine était un intrus, je finissais par me dire que c'était moi l'intruse. J'avais passé toutes mes années lycées avec Christian. Lors de ma terminale, il décida de retourner étudier et il rencontra une fille qui l'attira beaucoup à l'arrêt de bus. N'ayant aucun scrupule, il entama, à en croire mon ressenti, une relation avec cette jeune fille. Pour sûr, il installa au moins les jalons. Un matin, il eut même le culot de me la présenter. Leur complicité me sauta au visage et m'insulta presque ouvertement.

J'allais avoir vingt ans. Une grande fête se préparait. J'appris que pour louer la salle gratuitement auprès de la mairie, la mère de Christian lui avait dit qu'elle préférerait parler de fiançailles, depuis quatre ans qu'on était ensemble. Mais il avait déjà prévu de me quitter et cette grande fête avec famille et amis tombait au plus mal. Il l'expliqua à sa mère, ce que je sus par la suite. Ce fut le pire anniversaire de ma vie. Aucun véritable ami parmi la bande fastfood, personne qui ne fit l'effort pour mettre l'ambiance, tout ceci sous les yeux de ma famille et de Ludovic. C'était l'humiliation